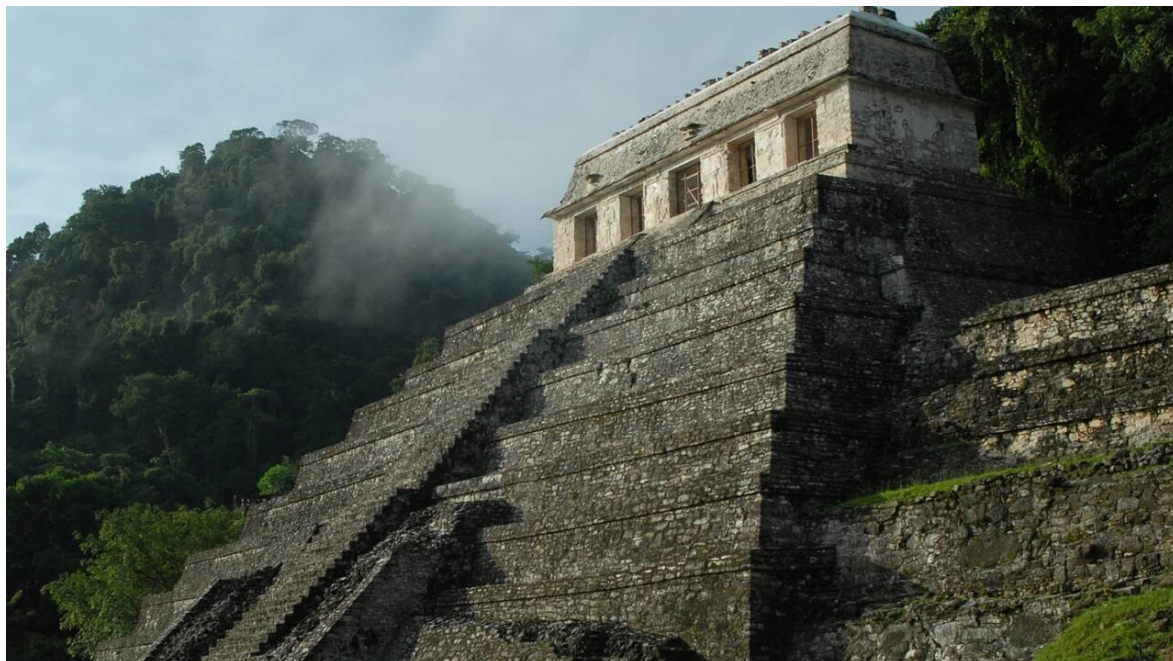


La route des Mayas

Guatemala / Honduras

du 19/02 au 05/03/2023

Pourquoi la civilisation Maya a-t-elle disparu ?



De multiples facteurs peuvent expliquer aujourd'hui l'abandon des cités mayas. © Pixabay

La civilisation maya a quasiment disparu en deux siècles. Un consensus n'a pas été établi sur son déclin, mais plusieurs hypothèses sérieuses sont avancées. Les voici.

VALÉRIE KUBIAK Publié le 16/10/2018 à 19h31 - Mis à jour le 20/05/2022

Ni épidémie, ni malédiction, ni tremblement de terre. L'extinction de la civilisation maya – que l'archéologue américain Michael D. Coe désigne comme « la plus profonde catastrophe sociale et démographique de toute l'histoire de l'humanité » – n'a pas eu lieu du jour au lendemain. Les historiens et scientifiques s'accordent aujourd'hui pour imputer l'abandon de ses cités, survenue entre les années 800 et 1000, à une combinaison de plusieurs facteurs.

Un appauvrissement des sols

Calakmul, Caracol, Palenque, Tonina, Chichén Itzá... Et tant d'autres ! Le territoire maya est constitué de centaines de cités-Etats, dont une dizaine, à l'instar de Tikal, qui peuvent accueillir chacune jusqu'à 70 000 habitants. Les estimations du climatologue américain Benjamin I. Cook font état d'une population de près de 10 millions de personnes lors de l'apogée maya, entre 600 et 800. Une période où l'on assiste à une multiplication de cités prospères telles que Yaxchilán, Bonampak, Piedras Negras, Copán, Ceibal, Xunantunich ou Altar de los Sacrificios. Mais ce qui peut apparaître comme une force se transforme vite en faiblesse : ces millions d'âmes constituent autant de bouches à nourrir ! Or leur territoire tropical et forestier offre peu de place à l'agriculture. Pour pallier la pauvreté des sols, la technique utilisée est celle du milpa : deux à trois ans de culture pour huit à dix ans de jachère. Avec la croissance de la population, les paysans cessent de respecter ce temps de repos et augmentent la rotation des cultures. L'engrenage est en marche. Les terres s'appauvrissent davantage et de manière irréversible, et les rendements deviennent de plus en plus faibles : « Quinze hectares et une cinquantaine de jours de travail [...] pour nourrir une famille de dix personnes pendant un an », estime le géographe français Jean- Noël Salomon, auteur du *Déclin de la civilisation classique maya* (éd. Cahiers d'Outre-Mer, 2009). Une situation extrêmement dangereuse dans des sociétés où l'économie est fondée sur l'agriculture.

Les cultivateurs n'ont pas d'autres choix que d'étendre leurs territoires agricoles – parfois jusqu'à des dizaines de kilomètres de leurs habitations – au détriment de la forêt. Une déforestation massive qui accentue l'érosion des sols, la déficience en nutriments, voire, dans certaines régions comme le Petén, des glissements de terrains importants, condamnant ainsi les possibilités de production. Malnutrition, famine et donc maladies poussent alors les populations mayas à fuir les villes pour se replier sur de petites exploitations individuelles.

Un dérèglement climatique amplifié par la déforestation

Les scientifiques le savent bien : la composition des stalagmites est un formidable témoignage des conditions météorologiques d'antan. En 2012, anthropologues, climatologues et archéologues se sont intéressés à ces formations calcaires dans une grotte de la région du Belize, à l'est du territoire maya : Aktun Tunichil Muknal. En étudiant leur combinaison chimique, notamment la concentration en sels minéraux, ils ont pu déterminer que, après une longue période de pluviosité (approximativement de 450 à 660), la région maya a connu des phases de sécheresse extrême à partir des années 800.

Résultat : la surexploitation des ressources durant les années diluviennes – accompagnée d'une augmentation de la population – a laissé place à une baisse spectaculaire des rendements au cours de la période caniculaire. Un phénomène naturel amplifié par la déforestation : « Le passage de la forêt à la culture du maïs réduit le niveau d'humidité transféré depuis le sol jusqu'à l'atmosphère, ce qui fait baisser le niveau des précipitations », explique le climatologue américain Benjamin Cook.

Grâce à de récentes simulations informatiques, les chercheurs de la Nasa estiment que la disparition de la forêt a augmenté les températures de trois à cinq degrés et entraîné une baisse des précipitations de l'ordre de 20 à 30 %. Or le maïs, principale ressource de ces populations, est particulièrement sensible à la sécheresse : « Pour assurer une récolte, il faut au moins une précipitation annuelle de l'ordre de 600 millimètres », explique Jean-Noël Salomon. Des études montrent que, entre 760 et 910, le seuil des 450 millimètres, vital à la culture du maïs, a rarement été atteint. Conjugué à l'appauvrissement des sols, ce phénomène fut un coup de grâce. Incapables de subsister à leurs besoins alimentaires, les paysans mayas durent abandonner les cités et migrer vers d'autres régions, plus à l'ouest de l'actuel Mexique.

Un système politique archaïque

« Des Etats-théâtres. » C'est ainsi que l'anthropologue américain Arthur Demarest définit le système politique des grandes cités mayas dans son ouvrage *Les Mayas* (éd. Tallandier, 2007). Au sein de cette civilisation, pas de chef d'Etat à la responsabilité administrative et économique, mais une autorité fondée sur la représentation. Dans chaque ville règne le K'uhul Ajaw (divin seigneur), un roi au caractère « charismatique et chamanique », censé assurer le lien entre les humains et les puissances surnaturelles. Son autorité repose sur la mise en scène des attributs divins à travers cortèges, fêtes ou rituels. Ces extravagances contribuent aussi à la chute de la civilisation maya.

La structure du territoire, constitué d'une multitude de cités indépendantes, alimente la compétition. Pour marquer sa domination sur ses voisins, le roi doit étaler toujours plus de richesses. Et l'essor des villes durant les années 700 à 800 intensifie cette course au prestige. Un coût exorbitant qui mène peu à peu les cités à la ruine.

Autre facteur de fragilité : la polygamie des élites et leur croissance démographique « qui multiplie le nombre de princes prêts à s'affronter pour des positions de pouvoir », explique Arthur Demarest. Des querelles fratricides, un pouvoir désacralisé... Il devient difficile pour le peuple de garder la foi en un K'uhul Ajaw devenu « trop humain ». D'autant que les notables sont incapables de répondre à la crise de subsistance qui frappe la population dans les années 800. Cérémonies de plus en plus sanglantes, sacrifices aux dieux de la Pluie (Chac) et de l'agriculture (Ahmakiq) constituent leur seule réponse pour endiguer la sécheresse. Un peuple ruiné, vivant dans l'insécurité : les conditions de l'effondrement sont réunies. S'ensuivent des révoltes, et probablement l'exode des Mayas vers le nord.

Des guerres intestines

Murs défensifs bâtis à la hâte avec des pierres arrachées aux temples, forteresses villageoises, palais abandonnés, trônes mis en pièces, statues volontairement détériorées... Non seulement les ruines datées de la fin de la période classique (vers 900) offrent un contraste saisissant avec l'habitat maya traditionnel, mais elles témoignent d'une militarisation et d'une violence extrêmes.

Certes, la guerre et les rivalités sont monnaie courante entre les cités-Etats. Une manière pour les rois d'asseoir leur pouvoir et de se procurer des prisonniers à offrir en sacrifice aux dieux. Mais, à partir des années 900, l'instabilité semble plus marquée. Le nombre et l'intensité des conflits augmentent et entraînent les cités dans une spirale infernale.

Fuyant la guerre, le peuple s'exile en masse et le pouvoir politique se désagrège peu à peu. Affaiblie, la civilisation maya n'est plus en mesure de résister à l'invasion d'autres cultures méso-américaines. Dans des cités comme Chichén Itzá, Tikal ou Ceibal, des fresques et des céramiques du IXe siècle attestent de la coexistence de motifs mayas et tolèques.

Les « Etats-théâtres » sont progressivement remplacés par des systèmes plus centralisés sur le mode de ce qui se pratique à l'époque chez les Toltèques et les Mixtèques et que reprendront plus tard les Aztèques. Mais si les somptueuses cités sont abandonnées, la culture, elle, est loin de disparaître. Aujourd'hui encore, les langues mayas sont parlées par environ 6 millions de personnes en Amérique centrale.

<https://www.geo.fr/histoire/quiz-de-culture-generale-connaissiez-vous-la-mythologie-maya-209994>